

Le sens, le sensible, le réel

Essais de sémiotique
appliquée



Anne Hénault (dir.)

ISBN : 979-10-231-3707-1

Waldir Beividas · Sémiotique du vécu (l'affect) : phénoménologie ou sémiologie ?

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES



Le sens, le sensible, le réel est le résultat de plusieurs rencontres de chercheurs qui se sont déroulées à l'abbaye de Royaumont, avec l'objectif de faire le point sur l'évolution de la pratique sémiotique, depuis la disparition du fondateur de l'École sémiotique de Paris, A. J. Greimas. Sa fameuse *Sémantique structurale* (1966) avait, d'emblée, fixé des règles qui avaient bouleversé l'approche des significations, jusqu'alors cantonnée au domaine verbal : « C'est en connaissance de cause que nous proposons de considérer la perception comme le lieu non-linguistique où se situe l'appréhension de la signification. » La sémiotique « se reconnaît ouvertement comme une tentative de description du monde des qualités sensibles ».

Plusieurs des premiers continuateurs de cette aventure fondatrice se sont associés à de jeunes chercheurs pour proposer ces « Essais de sémiotique appliquée » qui constituent la pointe avancée de la sémiotique post-structurale. Ils concernent de nombreux domaines du sensible, *naturels* ou *culturels* (de la musique à la biologie), et demeurent cependant unifiés par la théorie puissante développée par l'École de Paris.

On sera toutefois surpris d'observer comment, sous l'emprise du sensible, l'expression de ces travaux – rigoureusement fidèle à la théorie d'ensemble sans prétendre à des vues définitives – se fait limpide et sensuelle, loin des arides calculs de la sémiotique narrative.

34€

979-10-231-0632-9



LE SENS, LE SENSIBLE, LE RÉEL

Anne Hénault est spécialiste des sciences du langage, professeur émérite à Sorbonne Université et vice-présidente de l'Association internationale de sémiotique. Elle travaille sur l'épistémologie de la sémiotique et a publié *Les Enjeux de la sémiotique* (2012), *Histoire de la sémiotique* (1997), *Le Pouvoir comme passion* (1994). Elle a dirigé *Questions de sémiotique* (2002) et *Ateliers de sémiotique visuelle* (2004). Elle est également l'auteur de nombreux articles.

Pour la sémiotique des formes signifiantes, le miroir des pierres qu'offre le site de Gavrinis aux écritures de la mer sur le sable, a valeur de question et même de démonstration.

1^{re} de couverture

Christine Delcourt, *Petits plis, mouvements de l'âme et de la mer*

4^e de couverture

Cliché Illés Sarkantyu

« [...] ce qui distingue le monument de Gavrinis de tous les dolmens que j'ai vus, c'est que presque toutes les pierres composant ses parois sont sculptées et couvertes de dessins bizarres. Ce sont des courbes, des lignes droites, brisées, tracées et combinées de cent manières différentes. Je ne saurais mieux les comparer qu'au tatouage des insulaires de la Nouvelle-Zélande [...]. Parmi une multitude de traits qu'on ne peut regarder que comme des ornements, on en distingue un petit nombre que leur régularité et leur disposition singulière pourrait faire ressembler à des caractères d'écriture. [...] Il y a encore des chevrons, des zigzags, et bien d'autres traits impossibles à décrire. » (Prosper Mérimée, *Notes de voyage dans l'Ouest de la France*, 1836.)

Maquette de couverture

Atelier Papier

Anne Hénault (dir.)

avec la collaboration de Denis Bertrand, Jean-François Bordron,
Verónica Estay Stange et Maria Giulia Dondero

Le sens, le sensible, le réel

Essais de sémiotique appliquée

Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Sorbonne Université Presses, 2019, 2023
ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0632-9

Mise en page 3d2s/Emmanuel Marc Dubois (Paris/Issigeac)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente

75006 Paris
tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

QUATRIÈME PARTIE

Le sens :
à la croisée des disciplines

SÉMIOTIQUE DU VÉCU (L'AFFECT) : PHÉNOMÉNOLOGIE OU SÉMIOLOGIE¹?

Waldir Beividas
Université de São Paulo, Brésil

La question est de savoir de quoi est fait ce sens.
Maurice Merleau-Ponty²

C'est une dispute de mots.
Ferdinand de Saussure³

Les réflexions développées ci-après, en trois brefs volets, n'entendent faire de la question du vécu et de l'affect ni exactement un objet précis d'analyse détaillée, un thème limité à un point de vue critique, ni un lieu spécifique de nouvelle théorisation. Mon horizon final est de défendre le maintien du pari épistémologique de Hjelmlev, celui de la légitimité théorique, sous l'hypothèse structuraliste, d'accéder aux subtilités de la substance ; en l'occurrence, d'accéder à la finesse substantielle du vécu affectif, par la *radicalisation* de ses *formes immanentes*, au-dedans du langage – et au détriment des solutions transcendantales au langage – comme le prix à payer « pour arracher son secret à l'affect⁴ », plutôt que de le plonger trop vite dans une supposée substance directement phénoménologique du vécu, avec des raisons conceptuelles philosophiques plus ou moins hors du champ sémiotique, c'est-à-dire avec des raisons transcendantales par rapport aux structures du langage.

Les réflexions présentées dans le premier volet, moins axées sur la problématique de l'affect proprement dit, abordent celui-ci plus amplement sous forme d'un petit commentaire sur sa naissance et l'élargissement de

1 Ce travail reçoit des subventions d'une bourse de recherches auprès du CNPq.

2 *Phénoménologie de la perception* [1945], Paris, Gallimard, 1992, p. 20.

3 *Écrits de linguistique générale*, éd. Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris, Gallimard, 2002, p. 28.

4 Il va de soi que l'expression veut paraphraser les mots de Hjelmlev, en se référant à la théorie *immanente* du langage – « pour arracher son secret au langage » –, comme il le dit à la dernière page de ses *Prolégomènes*.

l'intérêt des recherches sémiotiques à son sujet. Le tout comme une sorte de prétexte pour déclencher une discussion sur des implications de plusieurs ordres que peut avoir dans la sémiotique d'aujourd'hui ce que j'entends être – quant au questionnement sur le sens, à son émergence et à ses conditions d'émergence – un mouvement de primauté progressive et globale du sensible sur l'intelligible, de priorité de l'affectif sur le cognitif, d'antécédence du perçu sur le conçu, entre autres expressions que nous pourrions employer pour désigner une telle direction. D'un point de vue peut-être plus large, nous pourrions comprendre ce mouvement comme concurrent, ou même découlant, d'un autre : de l'immanence du texte au monde de l'expérience ; de la sémosis « froide », intra-textuelle, à la scène « chaude » de la sémosis corporelle, du catégorique au tensif ; enfin, de la sémiotique du texte à la sémiotique des situations et des pratiques quotidiennes, à la sémiotique du vécu, de l'éprouvé et des ses risques : la chair (vivante) s'est définitivement imposée au verbe (inerte).

468

Dans le deuxième volet, il s'agit de mettre à l'ordre du jour l'emphase que la sémiotique essaie d'extraire de ce mouvement vers le sensible, vers le vécu, mouvement qui va de pair avec – voire qui est issu de – l'intensification, déjà remarquée par la plupart des chercheurs du domaine, des renvois à la philosophie phénoménologique, surtout celle de Merleau-Ponty. Je veux simplement dire par là que, sans préjuger de l'étendue de l'insertion phénoménologique dans les différentes études et sous la plume de chacun des chercheurs qui travaillent sur la sémiotique d'aujourd'hui, nous devons quand même admettre que la phénoménologie nous fait signe avec de plus en plus d'insistance. Dans ce volet je tisserai un petit commentaire sur le penchant actuel de plusieurs sémioticiens en faveur des arguments de Merleau-Ponty. Mon but est tout au plus de *briser*, si peu que ce soit, une espèce de monopole que les raisons phénoménologiques revendiquent sur le champ de l'affect et, de façon générale, du vécu ; et, qui sait, d'apporter mon concours à un équilibre plus juste des poids que peut contenir le plateau phénoménologique et de ceux que doit contenir un plateau « sémiologique » – expression à comprendre dans la suite – sur la balance des conceptualisations de l'affect vécu. Je prétends vous montrer aussi que, selon mes lectures, Greimas n'a pas accueilli la phénoménologie avec le même engagement ni la même spontanéité que la plupart des sémioticiens.

Cependant, et j'annonce le troisième volet de la réflexion, même en reconnaissant le gain appréciable et effectif obtenu avec l'adoption plus engagée du point de vue phénoménologique, le primat de la perception, débordant dans la réflexion sémiotique d'aujourd'hui, semble laisser dans la pénombre ou dans l'oubli quelque chose d'incontournable, inauguré comme l'une des nombreuses *ruptures* de Saussure, qui mérite sûrement un statut *épistémologique* : il s'agit du rôle fondamental de *l'arbitraire* de la fondation des signes. Celui-ci est resté à

l'écart, presque relégué à un simple « principe » plus ou moins technique du système de la langue. Et, néanmoins, « institution pure » et sans pareil selon Saussure – comme nous allons le voir –, la langue (et donc tout langage) impose à l'appréhension du monde un *facteur sémiologique* péremptoire. Même sans entrer dans les discussions (presque babéliques) qui ont déjà eu lieu à son sujet, il semble que le *principe de l'arbitraire* du signe oblige le sujet parlant à un acte d'imposition *sémiologique* au monde de la perception humaine, imposition d'une telle importance que celle-ci s'en trouve refondée, voire fondée tout court. Il s'agit de la part de l'arbitraire d'un acte de création initiale de la signification et non pas d'un acte secondaire, de simple superposition ou d'« ornement » d'une signification censée provenir de l'acte perceptif placé en amont. En d'autres termes, l'arbitraire ne nous semble pas consister, et il nous incombe de le démontrer, en un principe purement distributif des signes sur un axe continu entre le conventionnel et le motivé de la langue. Il devrait avoir plutôt, à nos yeux, le statut d'un *acte* ou d'un *pacte sémiologique* authentique, dont le sens fort doit être rétabli, l'expression de « sémiologie » étant restée dans la pénombre, à peine pour indiquer une discipline très étendue que Saussure appelait de ses vœux⁵.

DE L'AFFECT COMME « PASSION » À L'AFFECTIF COMME « CLÉ »

Sans prétendre entrer dans le détail des paternités en matière de réflexion sur l'affect, je pense œcuméniquement ne trahir personne en comprenant que l'affect a obtenu au cours des trente dernières années un statut de plus grande densité heuristique, de plus grande importance face aux autres concepts au sein de la sémiotique. Si nous nous référons aux premiers pas de l'intérêt porté sur la composante passionnelle, région « affective » du discours, nous le voyons entrer, comme *catégorie thymique*, peut-être encore timidement, en quadrature sémiotique articulée (euphorie *vs* dysphorie). Néanmoins, le thymique y joue déjà le rôle fondamental de convertir en axiologie, pour le sujet, tout le sémantisme qui lui tombera sous les yeux, juste parce qu'il le transforme en bon et en bien, ou en mauvais et en mal comme structure élémentaire de la signification. À partir de là, plusieurs études sur les passions (colère, désespoir,

5 Inutile de dire que cette remarque n'entend en aucune façon dédaigner les nombreuses études inspirées des réflexions d'un Barthes, entre autres, mais uniquement se référer à la façon dont la sémiologie saussurienne a été limitée à une demi-douzaine de lignes de sa proposition dans le *Cours*, étant donné que la sémiotique s'est proposé d'occuper le domaine indiqué, ce qu'elle n'a effectivement pas manqué de faire, quoiqu'à sa manière et autrement que les sémiologues.

admiration, indifférence...) ont été réalisées, même si leurs styles d'approche ne sont ni harmonieux, ni homogènes.

Signalons simplement ici le fait que le thymique n'avait pas encore reçu le statut, disons, plus noble, de *dimension* du récit, réservé jusque dans les années 1980 uniquement au pragmatique et au cognitif. Sous réserve de mes infidélités non délibérées, le geste d'ériger le thymique, de simple catégorie qu'il était, en une dimension narrative à part entière, commandant tout un régime d'effets de sens, me semble incomber à Fontanille⁶.

470

Promu au statut de dimension narrative, le thymique ne s'arrêta pas là. Dès le début des années 1990, la *Sémiotique des passions*, en particulier dans son introduction et dans son premier et long chapitre à visée « épistémologique⁷ », imprime une direction, presque sans retour, vers le *corps*, en reconnaissant que les configurations passionnelles se propagent par tous les pores du discours, comme un « parfum », à l'intersection de toutes les instances du parcours génératif. Plus encore, pour toute émergence du sens, la « médiation du corps » est sollicitée, comme conditionnante, juste parce que, « loin d'être innocente », elle imprime une inévitable *sensibilisation* pour tout « faire sens » du monde, puisque le sentir est le trait même du corps⁸. Aussitôt la sensibilisation thymique et corporelle mise en place, voilà que toute la recherche sémiotique s'engage dans une sorte de croisade : de l'intelligible au sensible.

Rendue sensible à la sensibilisation que le corps impose à la saisie de la signification, la dimension thymique, également nommée « pathémique », en arrivera même à être proposée avec le statut d'un « parcours » à part entière : un *schéma pathémique* vient doubler le *schéma narratif* d'autrefois. Autrement dit, il y a un parcours *pari-passu*, de génération du sens et de ses effets, entre le sujet de l'action (manipulation et sanction) et le sujet de la passion, de l'affection, de la sensibilisation⁹. Le sensible ayant peu à peu gagné la primauté au concours de l'émergence de la signification, l'affect, jusqu'alors un effet parmi d'autres, se change en « raison » des raisons du sens. Il reçoit de la part de quelques-uns le statut de « clé » (cognitive) d'ouverture vers le monde du sens¹⁰.

6 Jacques Fontanille, « Pour une topique narrative anthropomorphe », *Actes sémiotiques. Documents*, 57, 1984, p. 7-30.

7 A. J. Greimas et Jacques Fontanille, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Éditions du Seuil, 1991, p. 7-110.

8 *Ibid.*, p. 9-10.

9 Jacques Fontanille, « Le schéma des passions », *Protée*, 21, 1992/1, p. 33-41.

10 Claude Zilberberg, « L'affect comme clé cognitive », *Eutopias*, 2^e époque, 49, 1994, p. 51-87. L'adjectif *cognitive* donné par Zilberberg au terme *clé* ne semble pas connoter une quelconque supériorité de la dimension cognitive, régence de l'intelligible, comme si c'était la dernière résistance à la perte de ses privilèges précédents. J'y vois simplement la tentative de déposer dans l'affect la clé même de l'intelligibilité plus profonde, affective, du monde de la signification.

Si la sémiotique intelligible cède la place et donne la parole à la sémiotique sensible, à la primauté de l'élément affectif, dans la même direction et au même rythme la sémiotique, auparavant catégorielle, reconnaît dans l'affection et dans toute sa circonscription sémantique quelque chose de plus fluide, de plus continu ; bref, les segmentations, les rections et les directions seraient trop subtiles pour être dépitées par le radar des catégories logico-sémantiques, polarisées en quadrature. La sémiotique catégorielle cède la place aux gradients de la nouvelle sémiotique *tensive* qui se propose ainsi de relever le défi : « la sémiotique dite *tensive* se contente de présenter un point de vue qui centralise des grandeurs, jusque-là jugées mineures : les grandeurs affectives¹¹ ». On doit se réjouir de mettre la main dans ce limon adamique, pour ainsi dire, de la subjectivité, région si délicate du vécu. Si les efforts de Claude Zilberberg, envisageant une « grammaire » de l'affect, obtiennent plein succès, peut-être le rêve de Hjelmslev aura-t-il été accompli : les confins de la substance du vécu, le monde des affects, enfin est démontré par les formes immanentes du langage, par sa grammaire interne (*tensive*) – vaincu « mot à mot », pour reprendre les mots de Mallarmé.

Mais, sauf l'équilibre judicieux de quelques textes, ce mouvement vers la centralisation de l'affect, à côté de l'intérêt pour le corps, la chair, le vécu, la perception, est allé de pair avec, ou même a été issu de l'intensification, à mon avis plutôt excessive, des renvois à la phénoménologie de Merleau-Ponty. Plus qu'un partenaire, cette phénoménologie est devenue presque un guide.

LE TOURNANT PHÉNOMÉNOLOGIQUE

Il n'est pas très important de dater avec précision cette tendance phénoménologisante dans une sémiotique naguère textuelle, désormais plutôt expérientielle. Pour certains, ce penchant phénoménologique apparaît tout naturellement, telle une vocation en germe, dès les premières pages de *Sémantique structurale*¹², lorsque Greimas évoque explicitement Merleau-Ponty : la perception comme « le lieu non linguistique où se situe l'appréhension de la signification¹³ ».

11 Claude Zilberberg, *Éléments de grammaire tensives*, Limoges, Pulim, 2006, p. 9.

12 A. J. Greimas, *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Larousse, p. 8-9.

13 Mais dix ans plus tôt, dans « L'actualité du saussurisme », Greimas louait déjà le philosophe parce que, selon ses vues, il dépassait la dichotomie pensée et langage au profit d'une conception du langage envisageant le sens comme « immanent à la forme linguistique », ce que le futur sémioticien voyait, sous de nombreux aspects, comme un « prolongement naturel de la pensée saussurienne ». (A. J. Greimas, « L'actualité du saussurisme », *Texte*, XI, 2006/2, en ligne : http://www.revue-texto.net/Saussure/Sur_Saussure/Greimas_Actualite.html, consulté le 25 mai 2019.)

D'autres préfèrent voir une projection plus directe de cette influence phénoménologique dans *De l'imperfection*¹⁴. On peut encore considérer que l'apport phénoménologique se laisse plus nettement appréhender dans *Sémiotique des passions*, lors de l'entrée du *corps* dans la sémosis avec pour corollaire la primauté du concept de *perception* et de ses corrélés, intéroception, extéroception, proprioception, autant d'opérateurs primordiaux pour rendre compte, *a quo*, des préconditions sensibles de l'avènement de la signification. Le primat de la perception s'impose peu à peu, et à tel point qu'il est possible, actuellement, de repérer comme un empire, presque impératif, de la *perception incarnée*, directement tournée vers le monde de l'expérience sensible, comme première couche de signification, en amont, chargée de régir toutes les autres, en aval. Désormais, le point d'ancrage de nos « vociférations » sur le sens – expression chère à Greimas¹⁵ – n'est plus le texte. Désormais, la sémiotique sera *expérientielle* ou *charnelle* ou ne sera pas. Tel paraît le mot d'ordre. Sur le sens, rien de sensé ne peut plus être dit, si ce n'est par les sens qu'inaugure cette perception incarnée. Les raisons sémiotiques cèdent donc le pas aux arguments phénoménologiques.

Cette lecture et ce penchant, je crois pouvoir les bémoliser, en leur donnant une autre allure. Je pense ne pas courir un grand risque en comprenant que la théorie sémiotique élaborée à partir des positions immanentistes de Hjelmslev, par Greimas, s'est tenue à une *distance considérable* (et prudente) du domaine général de la philosophie (ainsi que de la sociologie, de la psychologie, considérées comme des points de vue transcendants par rapport au fait-structure langagier). Elle a cherché à construire ses concepts opératoires de description sans renvoi direct à la philosophie. Celle-ci n'était convoquée çà et là que pour répondre aux échos que, d'une manière générale, la profonde réflexion des philosophes répand dans presque tous les domaines du savoir, de la physique la plus exacte à l'herméneutique la plus sublime. Le concept de « schéma », longuement discuté par Fontanille et Zilberberg¹⁶, peut nous servir ici d'illustration.

Aurions-nous tort de comprendre que Greimas orienta sa théorie plutôt en se *prémunissant* contre la philosophie? Je m'y risque, en lisant, par exemple, le début de *Du sens*¹⁷, où il se plaint des difficultés que nous posent les conditions premières de l'appréhension du sens, si nous plongeons dans des problématiques de la « philosophie éternelle », dans les concepts les plus généraux de l'épistémologie,

14 Paris, P. Fanlac, 1987.

15 Michel Arrivé et Jean-Claude Coquet (dir.), *Sémiotique en jeu. À partir et autour de l'œuvre d'A. J. Greimas* [1945], Paris/Amsterdam/Philadelphia, Hadès-Benjamins, 2007, p. 302.

16 *Tension et Signification*, Sprimont, Mardaga, 1998.

17 A. J. Greimas, *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1970.

concepts de « même » et « autre », de « négation », d'« assertion »... Face au discours philosophique, qu'il considère comme « une immense métaphore isotope du monde » et « essentiellement d'ordre contemplatif », on aurait ici, justement, l'origine de ce que Greimas appelle un « malentendu ». Si le sémioticien se voit obligé de pénétrer le terroir philosophique, dit Greimas, il le fait « bien malgré lui », et il lui revient surtout de faire déboucher (on peut dire : au plus vite) sa réflexion sur un « faire scientifique », et non de demeurer dans une continue réflexion pour la réflexion, un savoir pour le savoir, dans l'ordre philosophico-contemplatif de ses concepts : « le savoir sous-tend un savoir-faire, et débouche sur lui¹⁸ ».

À chacun le droit de s'opposer à cette lecture. Après tout, Greimas lui-même n'avait-il pas félicité « avec reconnaissance » les efforts de Merleau-Ponty, pour ses conceptions de langage et de pensée, dans le texte ancien « Actualité du saussurisme » ? Le philosophe n'a-t-il pas eu le mérite de souligner la valeur de la linguistique saussurienne, face au scénario quelque peu précaire du domaine linguistique même, mérite reconnu par le sémioticien justement dans ce texte ancien, considéré comme l'origine de son parcours¹⁹ ? N'avait-il pas invoqué directement le phénoménologue et emprunté le concept de perception comme recours à ses premières positions sur l'émergence de la signification, justement dans le livre où il pose les bases fondamentales de sa théorie sémiotique²⁰ ? Et même une vingtaine d'années plus tard, dans la liste des questions de grande envergure posées par les sémioticiens, lors d'un entretien qui le mettait à la question (*mis en jeu*) à l'occasion du colloque organisé à Cerisy, Herman Parret affirme que l'ouvrage de Greimas « n'aurait pas été possible sans le concept de perception » le renvoyant au philosophe de la phénoménologie²¹.

Or, si importantes que soient ces références, elles ne me semblent toutefois pas suffire pour assurer chez Greimas une inflexion plus engagée de la sémiotique vers la phénoménologie. Il suffit de voir que, par rapport au texte sur « l'actualité du saussurisme », ce qui est loué dans la pensée de Merleau-Ponty, c'est l'élaboration par celui-ci d'une « psychologie du langage où la dichotomie de la pensée et du langage est abandonnée au profit d'une conception du langage où le sens est immanent à la forme linguistique ». Notons au passage, ce qui est vraiment précieux, qu'il y fait du phénoménologue un « immanentiste ». De toute façon, l'immanence du sens dans la forme était déjà affirmée et soutenue depuis Saussure et solidement consolidée chez Hjelmslev. L'important pour

18 *Ibid.*, p. 10-11.

19 « L'actualité du saussurisme », art. cit.

20 *Sémantique structurale*, op. cit., p. 8.

21 Dans Michel Arrivé et Jean-Claude Coquet (dir.), *Sémiotique en jeu. À partir et autour de l'œuvre d'A.J. Greimas*, op. cit., p. 311.

Greimas, c'était justement, à mon avis, de voir la pensée du philosophe comme un « prolongement naturel de la pensée saussurienne²² ». En d'autres termes, le philosophe a été sollicité comme un allié saussurien, et non pas comme un guide ou un inspirateur rival.

À son tour, dans *Sémantique structurale* le paragraphe où il assume, dit-il, « en connaissance de cause » la perception comme le lieu non linguistique d'appréhension de la signification se rapproche plutôt d'une tournure *concessive* que d'une tournure directement *implicative*. D'après Greimas, un tel choix présentait en même temps « l'avantage et l'inconvénient » de contourner la question épineuse de l'établissement d'une certaine « classe autonome des significations linguistiques », de même qu'une éventuelle distinction entre la sémantique linguistique et la sémiologie saussurienne. Il vote pour Saussure, contre Sapir et Whorf, pour ainsi dire. Presque tous les sémioticiens ont bien noté « l'avantage » du choix, en oubliant dans ce geste « l'inconvénient ». Et, si Greimas avoue ensuite ses « préférences subjectives » pour la théorie de la perception de Merleau-Ponty, il tient à souligner que celle-ci était, enfin, l'attitude épistémologique la plus générale du vaste domaine des sciences humaines, au xx^e siècle. Mais voyons la curieuse (et énigmatique) suite de son raisonnement : Greimas ne considère cette attitude, cependant, que comme « provisoire ». Sa vertu tenait à sa rentabilité, puisqu'il était « difficile d'imaginer d'autres critères de pertinence acceptables par tous ». Sa plus grande valeur consistait à plonger la théorie directement dans le monde du sens commun, dans le défi de la description des qualités sensibles, dans les vœux de créer un pont entre les données quantitatives et qualitatives du monde, de la nature et de l'homme, cette « zone brumeuse du monde des sens et des “effets de sens”²³ ». Adopter la perception comme lieu (non linguistique) premier de la signification était donc une option provisoire et non pas un destin inéluctable pour la sémiotique.

En effet, pour répondre à la question de Parret, voyons comment elle a été complétée par une seconde partie : la sémiotique peut-elle, demande-t-il, « faire l'économie de la perception comme son fondement, ou est-elle toujours contrainte par son point de départ²⁴ ? » À cela Greimas répond qu'en fait, sans avoir lu *Signes*²⁵ de Merleau-Ponty, ce qu'il a retenu du philosophe de la *Phénoménologie de la perception*²⁶ ce fut le modèle figuratif du cube, dont

22 « L'actualité du saussurisme », art. cit.

23 *Sémantique structurale*, op. cit., p. 8-9.

24 Michel Arrivé et Jean-Claude Coquet (dir.), *Sémiotique en jeu. À partir et autour de l'œuvre d'A. J. Greimas*, op. cit., p. 311.

25 Paris, Gallimard, 1960.

26 Paris, Gallimard, 1992.

l'heuristique rivalisait avec le jeu d'échecs d'un Saussure, d'un Husserl ou d'un Wittgenstein, ou avec le morceau de cire de Descartes. La figure du cube lui servait dans la mesure où, considéré sous tous les angles, il « reste identique de toute éternité ». Ce qui lui permettait d'interpréter l'objectivité et l'autonomie du discours et même de faciliter la proposition de cette objectivité en termes d'« existence sémiotique », de la même façon et avec le même statut que la « réalité » des objets mathématiques. À vrai dire, ce n'est pas là que se trouve le cœur de la question de la perception. Ce n'est pas dans cette inspiration figurative venant du philosophe que réside la réponse. On la retrouve quelques pages plus loin lorsqu'il se demande : « quel serait l'acte de jugement premier qui serait un geste fondateur de l'apparition du sens ? Nous sommes là en plein dans la perception », dit Greimas. Il vaut la peine de citer plus longuement la réponse :

Ma façon d'imaginer les choses, en effet, c'est que la « différence » derridienne se situe dans la perception, antérieurement au jugement. La perception, c'est être placé devant un monde bariolé. Quand l'enfant ouvre les yeux devant le monde pendant les deux premières semaines de sa vie, il perçoit un mélange de couleurs et de formes indéterminées : c'est sous cette forme que le monde se présente devant lui. C'est là qu'apparaît ce que j'appelle le sens négatif, c'est-à-dire les ombres de différences et de ressemblances, les plaques ou les taches qui, situés sur des lieux isotopes (pour qu'il y ait un domaine de comparabilité), affirment une sorte de différence... affirment que « ce n'est pas la même chose »²⁷.

Ayant reconnu ici un « problème immense », Greimas, toutefois, s'éloigne de Derrida, estimant que celui-ci se tient au niveau de la perception et au niveau de la négation du sens du monde, alors que la seule manière de pouvoir imaginer une sémiotique comme système de relations, poursuit Greimas, serait de proposer le geste fondateur comme la « négation de ces termes différentiels, négateurs eux-mêmes ». « Négation du négatif », l'acte de jugement ferait apparaître la positivité. Ainsi naissent les conditions de l'engendrement du fameux carré sémiotique, avec ses axes contraires et contradictoires – source, comme l'admet Greimas dans cet entretien, de gros ennuis pendant une vingtaine d'années²⁸, avant qu'il en arrive à la version du modèle qui devait survivre.

Ce qu'il est important d'observer, après ces réflexions greimassiennes sur le statut de l'entrée de la perception dans les mouvements initiaux de sa théorie, c'est le besoin d'affronter ce qu'il appelle lui-même les « apories » comme celles-ci,

27 Dans Michel Arrivé et Jean-Claude Coquet (dir.), *Sémiotique en jeu. À partir et autour de l'œuvre d'A. J. Greimas*, op. cit., p. 313.

28 *Ibid.*, p. 312.

avec les moyens dont on dispose lorsqu'on ne veut pas être philosophe. C'est que la conception du monde, qu'il veut avancer comme un réseau relationnel, n'est possible, dit-il, « qu'en *dépassant* la perception et en considérant l'existence sémiotique comme une pure idéalité²⁹ ». Est-ce faire tort à sa pensée si je vois dans ce dépassement de la perception la raison implicite, peut-être déjà présente depuis le commentaire concessif, du caractère « provisoire » qu'il attribua à l'emprunt à Merleau-Ponty dans *Sémantique structurale* sur le lieu perceptif, non linguistique, de la signification dans son premier livre (comme je viens d'en faire état) ?

476

Compte tenu des commentaires ci-dessus, j'estime que Greimas n'a pas accueilli la phénoménologie avec le degré de pénétration et de spontanéité qu'on lui a parfois attribué. On se souvient que, pour des raisons d'espace, dans le texte sur « L'actualité du saussurisme », Greimas rappelait dans une note en bas de page : « Les limites de cet article excluent, de notre part, toute intention de situer F. de Saussure dans les cadres plus généraux de l'épistémologie de son temps ou de chercher à évaluer l'originalité de sa pensée par rapport, par ex., à la phénoménologie de Husserl ou à la Gestalttheorie³⁰ ».

Nous aurions sûrement aujourd'hui une meilleure représentation de sa pensée face à la phénoménologie, si Greimas avait pu développer cette intention dont la valeur demeure en friche. En l'occurrence, je souligne que jusqu'à ce moment, presque soixante années après la rédaction de cette note infrapaginale, nous n'avons pas encore mis en place un débat vraiment consistant sur l'originalité de l'épistémologie sémiologique de Saussure vis-à-vis de la philosophie phénoménologique.

Quoi qu'il en soit, tout cela importe peu ou n'a pas eu beaucoup d'importance pour la plupart des chercheurs en sémiotique. La phénoménologie s'est largement imposée comme une sorte de *chréode*, de chemin obligatoire, lorsqu'on veut entrer dans le régime sensible de la signification, de la médiation du corps et des ses réclames perceptives, lorsqu'on veut faire descendre les structures d'un supposé Olympe formel (et textuel) vers la concrétude vécue des ruelles de la vie quotidienne, des grandes et petites passions du quotidien, avec ou « sans nom³¹ », vers les interactions, les situations, les événements, vers le scénario concret et vivant des hasards et des pratiques, enfin vers les risques du vécu du sujet dans le monde. Vouloir illustrer le volume des productions sémiotiques qui suivent cette voie dépasserait le cadre de mes propos ici. Cependant, des questions se posent : la prise en charge et l'orientation phénoménologique

29 *Ibid.*, p. 314 (je souligne).

30 A. J. Greimas, « L'actualité du saussurisme », art. cit.

31 Éric Landowski, *Passions sans nom*, Paris, PUF, coll. « Formes sémiotiques », 2004.

est-elle le destin pour la conceptualisation de l'affect? La phénoménologie de Merleau-Ponty est-elle indépassable? Détient-elle la clé définitive pour la sémiotique du vécu ou de l'affect?

À ces questions, j'en ajoute une autre, comme un avertissement, qui nous vient de la réflexion de Zilberberg, au début des *Éléments de grammaire tensive*:

Effectif ou non, fondé ou non, ce « tournant phénoménologique » constitue une mise en demeure. En faisant siennes les positions de la phénoménologie, notamment telle qu'elle est configurée dans l'œuvre de Merleau-Ponty, la sémiotique ne s'éloigne-t-elle pas de sa double référence saussurienne et hjelmslévienne? Si tel était le cas, n'est-on pas en droit de considérer que, « fatigué », le conçu se retire devant la « fraîcheur » du perçu? *Nous laissons de côté ici la question de savoir si une discipline exigeante peut changer d'assise conceptuelle sans avoir à connaître d'importantes conséquences*³².

L'itinéraire proposé ensuite dans l'intégralité du contenu du livre est vraiment stimulant : il consistera à démontrer qu'il est possible de conquérir la même primauté de l'affectif, de l'éprouvé et du vécu, sans abandonner les références linguistiques, c'est-à-dire sans abandonner l'immanence langagière. Face à une phénoménologie de l'affect, dit l'auteur, une « grammaire de l'affect » n'est pas un « oxymore »³³. La question que Zilberberg soulève s'avère donc à mon avis la question fondamentale et urgente que la sémiotique d'aujourd'hui doit se poser (et résoudre) face à son attirance pour la phénoménologie.

Toutefois, je ne propose pas de m'attaquer directement à ces questions, encore moins d'y apporter des réponses contraignantes. Mon but a été jusqu'ici tout au plus d'atténuer un peu, disons, le joug autoritaire de ce tournant phénoménologique et, qui sait, d'apporter mon concours à une répartition plus juste des poids que peut contenir le plateau perceptif et de ceux que doit contenir le plateau « sémiologique » (dans la suite) sur la balance du fait de l'affect.

PHÉNOMÉNOLOGIE ET/OU SÉMIOLOGIE ?

Avec ce titre interrogatif, je vise seulement à souligner quelque chose qui, je crois, nous a échappé ou bien est tombé dans les limbes de l'oubli. L'attrait actuel pour le point de vue phénoménologique, pour le primat de la perception, semble toujours laisser dans la pénombre quelque chose de colossal et d'inéluctable, inauguré comme l'une des nombreuses ruptures de Saussure, qui mérite

32 Claude Zilberberg, *Éléments de grammaire tensive*, op. cit., p. 8 (je souligne).

33 *Ibid.*, p. 8.

sûrement un véritable statut épistémologique : il s'agit du rôle fondamental de *l'arbitraire du signe* dans la fondation du langage, de la force conceptuelle et épistémologique de ce principe, et de sa nature d'*acte sémiologique* par le sujet, et de *pacte sémiologique* par la collectivité, en ce qui concerne la saisie par le sujet de son corps, de ses affects, voire de l'ensemble de son monde vécu – face aux revendications phénoménologiques sur la perception. L'arbitraire du signe est resté à l'écart, presque relégué à un simple « principe » plus ou moins technique du système de la langue, espèce d'axe purement distributif des signes entre le conventionnel et le motivé de la langue (et, en outre, toujours suspecté par plusieurs chercheurs). Il y a là une limitation et une insuffisance à surmonter. Il faut donc retrouver la valeur épistémologique de l'acte sémiologique face à l'acte perceptif.

478

Tout d'abord, il faut préciser que je considère ici le concept du sémiologique non pas dans son sens classique, celui exprimé par Saussure dans le paragraphe du *Cours de linguistique générale* où il appelle de ses vœux la fondation d'une discipline qui traite, en droit et en fait, plus largement que la linguistique, de « la vie des signes au sein de la vie sociale³⁴ ». Je ne conçois pas non plus le sémiologique directement au sens de Greimas, renvoyant à la sémiotique du monde naturel en tant que traits figuratifs, ou extéroceptifs, qui se conjugueraient avec les faits sémantiques, intéroceptifs, lors de la participation à la construction du sens³⁵. Il ne s'agit pas non plus de sa redéfinition hjelmsléviennne, en termes de métasémiotique dont l'objet d'analyse serait une sémiotique non scientifique.

J'entends ici par *sémiologique* l'acte simple et élémentaire de jonction des deux plans du signe, l'acte de sémiosis, la « fonction sémiotique » de Hjelmslev, mais à condition de le voir *entièrement déduit et hypothéqué par le principe de l'arbitraire du signe* (linguistique par prépondérance et non pas par suffisance). L'acte sémiologique équivaut donc, en somme, à tout acte de langage en général³⁶. Je veux juste, ensuite, souligner la valeur prodigieuse que l'acte sémiologique peut représenter face à son rival, l'acte perceptif. Commençons donc par le principe de l'arbitraire du signe.

34 Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, éd. Tullio de Mauro et al., Paris, Payot, 1972, p. 33.

35 A. J. Greimas et Joseph Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979, entrées correspondantes.

36 Il reste encore un dernier point. En reprenant le terme *sémiologique*, je ne veux pas privilégier l'option des études sémiotiques directement ou indirectement dérivées des propositions barthésiennes, et encore moins postuler comme nécessaire la médiation des langues naturelles dans le processus de lecture des significations des sémiotiques non verbales. Mon but est de mettre face à face le facteur « sémio-logique » de l'opération de sémiosis – c'est-à-dire la « facture » du signe, du « signi-fier » –, et l'acte « phénoméno-logique » des opérations perceptives, autrement dit mettre face à face l'épistémologie sémiologique de Saussure et la phénoménologie philosophique de Merleau-Ponty.

Pour ne pas nous perdre dans les nombreuses discussions qui ont eu lieu autour de ce principe, je ne ferai que souligner ce que je considère comme une limitation ou une insuffisance dans ces discussions. Sauf erreur, oubli ou méconnaissance de ma part d'une littérature plus spécifique, les discussions se sont toujours développées autour de l'évaluation de la cohérence *méthodologique* du principe de l'arbitraire. Pour le dire en des mots simples et classiques : en linguistique, la meilleure façon de décrire la nature de l'élément de base de la langue, le signe, c'est de le comprendre comme une dualité intime et inséparable (signifiant et signifié), dont le rapport est arbitraire, et à deux niveaux distincts.

Au niveau interne au signe, *intra-signique*, il n'y a rien ou il n'y a rien eu dans la matière phonique d'un signifiant, et dans son ordonnance phonologique, qui conduise ou qui ait conduit à l'imposition de son signifié par la masse parlante d'aujourd'hui ou par l'histoire de jadis de la langue ; et il n'y a rien, dans aucun signifié, qui mène ou ait mené au choix de cette chaîne phonique spécifique. Tout a été et tout y est ainsi convenu, tout a été et tout y est pacte tacite. Saussure nous l'enseigne avec la simplicité profonde des grands penseurs³⁷ : « nous disons *homme* et *chien* parce qu'avant nous on a dit *homme* et *chien* ». Il vaut la peine de citer le Saussure moins connu des *Écrits*³⁸ pour saluer ses différentes formulations de la même question de l'arbitraire : « Par le fait même qu'il n'y a jamais dans la langue trace de corrélation interne entre les signes vocaux et l'idée, entre l'idée et son instrument, ces signes sont abandonnés à leur propre vie matérielle d'une manière tout à fait inconnue dans les domaines où la forme extérieure pourra se réclamer du plus léger degré de connexité naturelle avec l'idée³⁹ ».

Au niveau externe au signe, sans préjuger de l'adéquation des exemples saussuriens, il y a de l'arbitraire dans la désignation-cible du signe. Le signe, composé arbitrairement en son intérieur, désigne aussi arbitrairement l'une ou l'autre donnée désignée, qu'il s'agisse d'une donnée substantielle du monde extérieur – les exemples de *boeuf*, *soeur*, discutés, critiqués et repensés depuis toujours – ou au contraire d'une donnée du monde intérieur à la propre chaîne discursive, par exemple tous les connectifs et relationnels qui forment la morphologie du mot, la syntaxe de la phrase, les modulations verbales, enfin la vaste grammaire de tout discours.

Or, malgré les protestations des orientations référentialistes (centrées sur les objets du monde extérieur), nous remarquons, avec Saussure, que les signes qui renvoient au monde extérieur sont très rares et occasionnels, en comparaison

37 *Cours de linguistique générale*, éd. cit., p. 88.

38 *Écrits de linguistique générale*, éd. cit.

39 *Ibid.*, p. 214.

avec la présence absolument massive de ceux qui composent et organisent grammaticalement le discours : « C'est un accident quand le signe linguistique se trouve correspondre à un objet défini pour les sens comme un *cheval*, le *feu*, le *soleil*, plutôt qu'à une idée comme ἔθηκε ("il posa")⁴⁰ ». Enfin, peu importe pour Saussure s'il existe un quelconque ajustement métaphysique du signe au monde substantiel, étant donné qu'il inaugure une théorie de la langue en tant que forme, et forme immanente : « C'est une dispute de mots⁴¹ ».

480

Afin de m'en tenir à mon propos ici, j'éviterai la complexité du principe de l'arbitraire, devenue litigieuse et embarrassante depuis les lectures critiques apportées au maître de Genève par des linguistes et des non-linguistes, dont Pichon, Toussaint, Benveniste, Jakobson, Milner, Lacan, Arrivé⁴² et d'autres. Ce principe, je l'aborderai cette fois par le biais le plus élémentaire, quoique profond et essentiel, de son implication. Je reprends ici une remarque aussi pointue que simple du philosophe qui a consacré sa thèse de doctorat à la *vie énigmatique des signes* de Saussure, Patrice Maniglier : « Le signe utilisé n'a aucune raison positive d'être celui-ci plutôt qu'un autre, mais, précisément de ce fait même, aucune raison non plus d'être autre⁴³ ».

Ou, en d'autres termes, l'arbitraire indique que le choix convenu par la masse parlante entre signifié et signifiant pour composer un signe, de même que l'élection de ce dernier pour désigner quelque chose, n'a été qu'un choix, le choix établi. Il pourrait s'agir de n'importe quelle autre option. Aucune raison positive, aucune « connexité naturelle » n'a motivé ce choix. Et, étant donné qu'il pourrait s'agir de n'importe quelle autre option, tous les choix seraient tout aussi légitimes et arbitraires à la fois. Mais, une fois ce pacte établi, il devient obligatoire et nécessaire, le sujet parlant n'ayant plus la liberté de la velléité, ou la velléité de la liberté, même si le pacte signé peut s'avérer contingent et fragile sous le coup des aléas de l'histoire matérielle de la langue, sujette à l'action du temps. Le sujet sera toujours « condamné », pour ainsi dire, aux contraintes historiques de ce grand pacte sémiologique spontané, aux contraintes historiques du « dernier compromis » entre signifiant et signifié, selon l'expression heureuse et indépassable du Saussure des *Écrits*⁴⁴.

Or, même formulée avec cette simplicité, la discussion sur l'arbitraire a presque toujours négligé le fait que ce principe n'advient pas par lui-même, sans l'entremise d'un actant, d'un *sujet*. On néglige le fait, moins discuté, que

40 *Ibid.*, p. 230.

41 *Ibid.*, p. 28.

42 Michel Arrivé et Jean-Claude Coquet, *Sémiotique en jeu. À partir et autour de l'œuvre d'A. J. Greimas*, op. cit., p. 33-82.

43 Patrice Maniglier, *La Vie énigmatique des signes. Saussure et la naissance du structuralisme*, Paris, L. Scheer, p. 355.

44 *Écrits de linguistique générale*, éd. cit., p. 209.

l'arbitraire induit un *pacte* et s'en déduit, ce pacte étant *institué* comme langue par des *sujets parlants*. Et justement il incombe à un tel pacte, en même temps, de commander tout *acte* individuel de langage du sujet parlant. Le Saussure du *Cours de linguistique générale* est moins visible à cet égard que celui des *Écrits* : « dans *l'acte de langage* la langue tire à la fois son application et sa source unique et continuelle [...]. La conquête de ces dernières années est d'avoir enfin placé non seulement tout ce qui est le langage et la langue à *son vrai foyer exclusivement dans le sujet parlant* soit comme être humain soit comme être social⁴⁵ ».

De cet acte de langage – que nous voyons comme la re-pactisation continuée et récurrente d'un acte sémiologique de fondation et ensuite d'usage du signe –, nous pouvons retenir le fait qu'il se déduit et se fonde sur le principe de l'arbitraire. Le Saussure du *Cours* est suffisamment clair sur ce point : « L'acte par lequel, à un moment donné, un contrat serait passé entre les concepts et les images acoustiques – cet acte, nous pouvons le concevoir, mais il n'a jamais été constaté. L'idée que les choses auraient pu se passer ainsi nous est suggérée par *notre sentiment très vif de l'arbitraire du signe*⁴⁶ ».

À son tour, une autre donnée presque toujours reléguée dans les limbes secondaires des réflexions sur l'arbitraire et sur l'acte de langage concerne le fait que la langue a, selon Saussure, la nature d'une « institution humaine », expression attribuée à Whitney dans les notes qu'il a griffonnées pour un article destiné au linguiste, l'un des rares dont il reconnaissait le travail comme partiellement valable. « Whitney a dit : le langage est une *institution* humaine. Cela a changé l'axe de la linguistique⁴⁷ ».

Or le contexte de ces notes, où il compare le langage avec d'autres institutions humaines, comme le droit, le système politique d'une nation, ou même la mode, est surtout orienté vers l'établissement de la profonde différence de statut de ces institutions : les autres institutions sont toutes fondées « (à degrés divers) sur les rapports NATURELS des choses ». La mode, par exemple, « même la capricieuse

45 *Ibid.*, p. 129-130 (je souligne). Donc, en l'occurrence, on ne peut pas accuser Saussure d'une absence du sujet dans sa pensée. Pour le dire brièvement, la *fonction sémiotique*, par laquelle Hjelmslev définit l'« union intime » du signifiant et du signifié saussurien, si critiquée par son supposé automatisme logique, n'est autre chose que la *présence* même du sujet, le seul à pouvoir la faire, à pouvoir réaliser cette fonction langagière. La sémiosis, c'est tout simplement l'acte d'un sujet soumis au pacte sémiologique du langage.

46 Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, éd. cit., p. 105 (je souligne).

47 *Écrits de linguistique générale*, éd. cit., p. 211. Peu importe ici le fond de ces propositions, néanmoins décisives du point de vue épistémologique, qui consiste à lutter contre l'idée du langage comme une faculté naturelle, organique, pour souligner son statut de pur produit historique : « il y a eu, Messieurs, vous le savez, un temps où la science du langage s'était persuadée à elle-même qu'elle était une science naturelle, presque une science physique [...]. À mesure qu'on a mieux compris la véritable nature des faits de langage [...] il est devenu plus évident que la science du langage est une science historique et rien d'autre qu'une science historique. » (p. 148.)

mode qui fixe notre costume, [...] ne peut pas s'écarter un instant de la donnée des [proportions] du corps humain ». Et il ajoute : « Mais le langage et l'écriture ne sont PAS FONDÉS sur un rapport naturel des choses ». Le langage, comme l'a bien souligné constamment Whitney, « est une institution pure », ce que Saussure renforce avec véhémence : « une institution SANS ANALOGUE⁴⁸ ».

Relevons d'abord le statut d'*ins-ti-tu-tion* (comme si par la syllabation il nous était possible d'évaluer chaque gramme du poids que de ce mot). Or, l'étymologie même du mot nous l'indique : il s'agit de *fixer*, d'*établir le statut*, de *stipuler* quelque chose. Il me semble donc plausible et pertinent de souligner que l'acte sémiologique est déduit d'une opération *instituant*, *constitutive* (voilà : des mots de même racine) de la façon dont le sujet parlant non seulement *désignera* les choses du monde extérieur et du monde intérieur au langage mais aussi de la façon dont il sera condamné, pour ainsi dire, à *saisir* tout autour de lui de cette manière-là et non pas une autre.

482

Cela nous mène à l'hypothèse suivante : le langage étant compris comme institution à partir du principe de l'arbitraire, l'acte sémiologique qui en découle impose au sujet parlant la façon dont il va finalement *percevoir* le monde. L'acte sémiologique – tel est le cœur de notre hypothèse – impose à l'acte perceptif une transmutation colossale : la transformation d'une *appréhension* (pour ainsi dire) « automatique », enregistrée et chiffrée quantitativement par des organes capteurs, provenant du monde brut, en une *saisie signifiante* imposée qualitativement au monde de la phénoménologie humaine. C'est ainsi que le sujet *percevera*, au sens fort, par exemple, les couleurs de l'arc-en-ciel, celles, bien entendu, que le pacte sémiologique de sa langue lui a offertes. C'est ainsi que deux personnes de langues différentes percevront différemment les couleurs de l'arc-en-ciel, bien qu'ayant le même système neuro-perceptif général. Et l'argument que les animaux voient aussi en couleurs – donc, hors tout pacte sémiologique – ne nous est ici d'aucun secours : quelle est la palette de couleurs qu'ils voient, celle du laboratoire américain ou la palette de couleurs de la langue régionale de leur habitat régional ?

De ce point de vue, l'acte sémiologique aurait une préférence et une primauté heuristiques, au-delà et au-dessus de l'acte perceptif. Au sens où c'est par la *sémiosis* convenue que le sujet parlant découvre ou invente le monde qui est alors *son monde* perçu ; c'est par cette *sémiosis* convenue que le sujet crée ou découvre son corps-propre, voire qu'il façonne toute la gamme de ses affects. Le langage pactisé sémiologiquement, par la *sémiosis* de l'acte sémiologique, *guide* l'appréhension (par les sens) et la transforme en perception significative (pour le sens). En d'autres termes, le sujet perçoit, non pas hypothéqué par ses organes

48 *Ibid.*, p. 211 (les majuscules appartiennent au texte original).

sensoriels, mais hypothéqué par l'arbitraire des formes immanente du langage (plan du contenu, plan de l'expression) ; il perçoit ce que le (ou les) langages l'ont conduit à catégoriser sur le continuum des phénomènes substantiels du contenu et de l'expression, c'est-à-dire par l'organisation de son langage (on pourrait dire, au pluriel, de ses langages) ; en somme, il perçoit, il voit, il sent ce que son langage l'a conduit à catégoriser.

Dans ce sens, j'aimerais paraphraser le Saussure de l'exemple cité plus haut – « nous disons *homme* et *chien* parce qu'avant nous on a dit *homme* et *chien* » – en ajoutant une touche phénoménologique : « nous *voyons* homme et chien et nous *percevons* homme et chien, parce qu'avant nous on nous a *enseigné* (sémiologiquement) homme et chien⁴⁹ ».

En d'autres termes, pour comprendre comme *locus* d'émergence du vécu humain la véritable *transmutation qualitative* opérée sur le continuum que les données brutes, quantitatives et amorphes du réel du monde et du réel de son corps offrent au sujet ; pour que de telles données brutes puissent devenir alors le « monde » humain, le monde des affects, le seul moyen est, à mon avis, de voir la perception humaine comme étant constamment induite et *guidée* par l'action permanente et récurrente de l'acte sémiologique du sujet, fondé sur le pacte sémiologique, à son tour déduit du principe de l'arbitraire, ce qui en fait une perception foncièrement sémiologisée ou sémiotisée. Il faut donc retrouver la force épistémologique de l'acte sémiologique proposé par Saussure pour peser la proportion et estimer la valeur heuristique, pour la sémiotique, des contraintes sémiologiques des actes perceptifs. À ma connaissance, sauf erreur de ma part, la meilleure hypothèse pour les développements futurs de la sémiotique du vécu, c'est de considérer que la condition phénoménologique de la perception humaine ne peut être que sémiologique.

L'acte sémiologique semble donc susceptible d'être démontré comme ayant un statut épistémologique supérieur à l'acte perceptif. Au-delà de toute la perception – humaine, bien entendu – du monde au sens fort, corporel, incarné, c'est-à-dire phénoménal selon Merleau-Ponty, l'acte sémiologique devrait se voir accorder une véritable primauté (épistémo-)logique – si toutefois il devait y avoir une dispute entre le phénoméno(-logique) de Merleau-Ponty et le sémio(-logique) de Saussure.

Or, dans mes lectures, toujours insuffisantes et naïves en philosophie, et quitte à susciter toutes les réserves à ce sujet, j'ai toujours l'impression que Merleau-Ponty est resté à deux doigts de cet entendement plutôt saussurien ; il reste à franchir le pas suivant. Il serait autrement difficile de reconnaître la légitimité

49 N'oublions pas l'étymologie, en latin vulgaire, du mot *in-signare* : mettre une marque, mettre sous signe, assigner.

théorique d'une perception humaine qui appréhende de manière *significative* le monde, sans qu'elle ait été elle-même passée au crible d'un pacte sémiologique qui lui ait procuré les découpages différentiels, valentiels ou oppositifs pour le monde nouveau et unique, à valeurs sémiotiques, qui s'ouvre ainsi au sujet.

Quoi qu'il en soit, la perception humaine ayant pour contrainte l'imposition de l'acte sémiologique, je propose de renommer cet acte et de lui donner le statut d'une *sémioception*. On peut se demander si on n'aurait pas le droit de forger ce concept de *sémioception*, pour le faire rivaliser avec son corrélat, certes beaucoup plus ancien, de perception. Il paraît en effet mieux ajusté pour rendre compte de l'opération de transmutation imposée par l'acte sémiologique du langage au monde de la perception humaine. C'est donc un concept qu'il faut pour le moins convoquer et qu'il faut confronter à ses cognats plus familiers tels que perception, intéroception, proprioception et extéroception, dont la sémiotique fait usage abondant dans ses réflexions. Plus encore, le concept de *sémioception* me semble mieux placé pour assurer le statut d'« immanence » de la macrosémiotique du monde humain, de la microsémiotique du corps et, enfin, de la grammaire des affects⁵⁰.

484

Nous avons besoin – à ce qu'il paraît – d'un concept de ce genre pour estimer toute la valeur de la coupure épistémologique du facteur sémiologique de Saussure devant la phénoménologie perceptuelle de Merleau-Ponty, et peut-être aussi devant l'épistémologie réaliste et ontologique des sciences « dures » et même devant les philosophies transcendantales. Les catégorisations du plan du sensible, tout comme celles du plan de l'intelligible, s'avèrent de nature « *sémioceptive* » plutôt que *perceptive*. J'estime donc qu'il serait un beau pari que de réfléchir et de rendre légitime le primat du sémiologique sur le phénoménologique, le primat d'une *sémioception* sur la perception.

Sans prétendre que la primauté du sémiologique sur le phénoménologique soit un point acquis, à l'abri de discussions qui s'imposent, il conviendrait au moins de refréner et de mieux réévaluer l'usage débordant que l'on fait du concept de perception (et de ses corrélats, proprio-intéro-extéroception), à mon

50 Le concept de « *sémioception* » a été proposé ailleurs (dans un texte en hommage à Greimas : Waldir Beividas, « Corpo, semiose, paixão e pulsão. Semiótica e Metapsicologia », *Perfiles Semióticos. Revista de Estudios Semiolinguísticos*, 1, « Greimas en América Latina : bifurcaciones », 2004/1) comme première tentative personnelle de chercher à dépasser les concepts de proprioception, d'intéroception et d'extéroception, tous issus du domaine de la psychologie et concernant directement le domaine de la psychologie expérimentale. Greimas et Courtés, dans leur *Dictionnaire* (*op. cit.*), les comprenaient comme des concepts à surmonter car de tournure excessivement psychologique et fondés sur des présuppositions franchement « extra-sémiotiques » (voir les entrées concernées). Le concept de *sémioception* me semble mieux placé non seulement pour assurer le statut d'« immanence » de la macrosémiotique du monde humain, mais aussi parce que d'ailleurs il nous débarrasse de toute la gangue (suspecte) du « logique », peut-être défavorable, à laquelle peut éventuellement rester attachée l'expression « sémio-logique ».

avis toujours au risque de l'ériger hâtivement en une sorte de panacée pour résoudre à faible coût tout problème concernant le sensible que nous voulons soumettre au nouveau scénario théorique d'aujourd'hui avec lequel opère la sémiotique du vécu et de l'affect.

Pour finir, mon but ici a été simplement de mettre face à face le *sémiologique* de l'opération de sémiosis, et le *phénoméno-logique* des opérations perceptives, autrement dit de mettre face à face l'épistémologie saussurienne et la phénoménologie philosophique (Husserl et Merleau-Ponty), ne serait-ce que pour suggérer qu'il faut commencer à remplir la case vide laissée dans la note infrapaginale du premier texte de Greimas mentionnée ci-dessus, afin de réintégrer cette note au texte principal. Entre le phénoménologique et le sémiologique, il me semble qu'il y a une bonne partie à jouer, ou une partie non jouée jusqu'au bout à poursuivre, dans le champ de la réflexion sémiotique.

TABLE DES MATIÈRES

Préambule	
Anne Hénault	7
Introduction	
Jean-François Bordron et Denis Bertrand	13

PREMIÈRE PARTIE

THÉORIE : HISTOIRE DES DOMAINES

La Conscience	
John R. Searle	21
La non-généricité comme méthode de composition à la renaissance	
Jean Petitot	49
L'intelligibilité phénoménologique du signe : la preuve par la N400	
David Piotrowski	83
Henri-Cartier-Bresson (HCB) : Non-généricité et expressivité plastique	
Anne Hénault	117
Perspective archéosémiotique sur Palmyre	
Manar Hammad	137
La psychosémiotique : un vœu pieux de Greimas	
Ivan Darrault-Harris	153

DEUXIÈME PARTIE

LE SENSIBLE : FIGURATIVITÉ ET PERCEPTION

M'hypothèse tensive : point de vue ou théorie ?	
Claude Zilberberg	169
Corps communicant et corps signifiant	
Jacques Fontanille	185
La tasse, le mug, le bol : petite histoire du temps domestiqué	
Anne Beyaert-Geslin	197

Sémiotique, perception et multimodalité	
Jean-François Bordron	217
Sens, sensible, symbolique	
Pierre Boudon	231
Perception et signification : pour une problématisation de la sémiologie perspective	
Audrey Moutat	245
« Là partout dans l'atmosphère » : rythme et signification infra-iconique	
Verónica Estay Stange	263
Semi-symbolisme et efficacité symbolique	
Denis Bertrand	273

TROISIÈME PARTIE

LE RÉEL : PRATIQUES, OBJETS MÉDIAS

586

La figuration des mécanismes sémantiques	
Bernard Pottier	287
L'œuvre de main : pour une sémiotique haptologique	
Herman Parret	301
L'énonciation comme pratique : contexte et médiations	
Marie Colas-Blaise	321
Le sens de la gestualité	
Diana Luz Pessoa de Barros	335
Sémiotique et thérapeutique dans les troubles du langage : le cas du bégaiement	
Anne Croll	345
Apprentissage de la texture par le récit et du récit par la texture : analyse d'un livre tactile	
Odile Le Guern	367
L'analyse des archives visuelles par l'image. La sémiotique face à la « Media Visualization » de Lev Manovich	
Maria Giulia Dondero	381
Régimes de visibilité, croyance et trompe-l'œil : haute définition (HDTV) et basse définition (LDTV) dans la représentation médiale	
Giulia Ceriani	399
Société de la communication et société digitale : quelques jalons sémiotiques	
Érik Bertin	407

QUATRIÈME PARTIE
LE SENS : À LA CROISÉE DES DISCIPLINES

From Linguistics to Semiotics: Hjelmslev's Fortunate Error Per Aage Brandt.....	431
Hjelmslev et les apories de la « forme » Alessandro Zinna.....	449
Sémiotique du vécu (l'affect) : phénoménologie ou sémiologie ? Waldir Beividas.....	467
Éléments pour une théorie de l'image Francesco Marsciani.....	487
Parcours sémiotiques quasi topologiques Jean-Pierre Desclés.....	495
Sémiotique et approche actionnelle du langage Denis Vernant.....	515
Husserl, Peirce et la sémiotique actuelle : les fondements phénoménologiques de la sémiotique créative José María Paz Gago.....	525
Motifs et imagination sémiolinguistique Yves-Marie Visetti.....	537
Sémiologie et théorie de l'évolution Raymond Pictet.....	565
Table des matières.....	585

